

ANDRÉ JACOB

# ETHIQUE ET COMPLEXITÉ

**J**e tiens à dire, en commençant, combien, à partir d'un itinéraire différent, je souscris à plusieurs thèmes de mon prédécesseur, en particulier à la série de retournements que j'appellerai personnellement anthropo-logiques auxquels il s'est livré. Simplement, à la fin, je remplacerai volontiers le terme d'Intelligence, comme forme du monde qui pense en nous, par la problématique contemporaine du Su-jet, que j'écris à cette fin avec un trait d'union pour montrer son caractère constructif. Je suis heureux que ce colloque corresponde à un tournant du Festival de Locarno, à savoir mettre sur pied une Fondation internationale pour une esthétique multimédia. Heureux surtout qu'en acceptant l'insertion de la question éthique dans ce contexte, R.Berger et R.Bianda reconnaissent que l'ampleur de l'enjeu avait des implications philosophiques, c'est-à-dire fondatrices. Dans son introduction de Janvier, je crois, R.Berger a souligné des choses qui me paraissent tout à fait consonnantes: intégrer l'art en train de se faire à la problématique générale de notre temps, ouvrir une réflexion permanente sur le siècle à venir, assurer à l'humanité sa dignité. Tous ces termes sont évidemment philosophiquement capitaux. En fait les engagements esthétiques et technologiques sans doute à cause de cette polarité même, le deuxième terme étant de l'ordre des moyens, toujours plus immenses, appellent un recul critique sur le fond d'une commune reconnaissance de la solidarité des problèmes et de la complexité du réel. Je tiens à souligner d'entrée de jeu combien ces problèmes me semblent proches de ma recherche, depuis maintenant quarante ans, des liens entre éthique et temps, c'est-à-dire d'une évaluation résistant à l'application d'un schéma donné une fois pour toutes, qui est la tentation éterniste, intemporelle, de la morale traditionnelle. En ordonnant l'expérience, en la soumettant à des règles, celle-ci n'est-elle pas consonnante avec la science antique finaliste et classique mécaniste, c'est-à-dire une quête d'ordre et de loi, là ou nous verrons que l'éthique est beaucoup plus branchée sur une quête d'inventivité. Et ne reconnaît-on pas ainsi que le branchement sur la complexité consti-

tue une justification de plus de cette disjonction entre morale et éthique que j'ai été amené à enseigner pendant plus de vingt ans à l'Université de Paris X à Nanterre. D'où mon plan: premièrement partir de la complexité dans l'approche de la réalité, puis constater la simplicité inopérante de la morale à son égard; dans un deuxième moment, suggérer qu'une éthique pour notre temps ne saurait être qu'une éthique du temps, qui trouve son ancrage dans l'instant des potentialités du sujet, et là la consonance avec tous les problèmes du virtuel doit être soulignée. Ces potentialités sont seules capables d'affronter la complexité du réel. Bien-sûr je ne pourrais que donner quelques jalons en une demi-heure là où il faudrait une série de séminaires qui, j'espère, auront lieu tôt ou tard dans le cadre de cette fondation.

### 1. POURQUOI LA COMPLEXITÉ?

En deçà de la science, illustrée notamment par Prigogine, Atlan, etc... et de l'art ou la complexité apparaît à travers bien des mutations depuis le romantisme, l'impressionnisme, et j'en passe, c'est la réalité qui est apparue complexe, non seulement en vertu de la complexification de la vie, puis de l'homme, mais sans doute au niveau subatomique où en vient à mettre en question toute particule élémentaire. Je songe en particulier à l'ouvrage récent d'un de mes collègues à l'Université européenne de la recherche, Jacques Jaffelin, "Théorie de l'information générale" dans laquelle il insiste justement sur ce caractère de plus en plus flou de la recherche de quelque chose définitif, qu'on appelait avant l'atome l'insécable. Qu'est-ce que la complexité du point de vue philosophique? Par opposition à la simplicité visée par Galilée et Newton, dont on trouve des traces importantes dans la cartésianisme, en particulier chez Malebranche qui insiste sur le fait que Dieu procède par les voies les plus simples, par opposition à tout cela donc la complexité impliquée par la science contemporaine à partir de Bohr, Eisenberg, Schrödinger, notamment, je pense que cela exprime l'irréductibilité de notre rapport au monde,

c'est-à-dire l'effort pour ne pas sortir de ce rapport par quelque abstraction dogmatique qui était précisément le lieu d'une théologie dont la science a gardé beaucoup de traces jusqu'à Einstein. Corrélativement il y a une reprise en considération dans la pensée contemporaine de la qualité et de tout ce qui est à notre échelle, je pense en particulier à ce sujet à l'ouvrage, récent aussi, de Alain Boutot, d'origine polytechnicienne, qui s'appelle "L'invention des formes", où il souligne les affinités d'apports de pensées comme celles de René Thom, ou de Mandelbrot. Plus radicalement, il y a une réhabilitation totale du temps, en particulier dans l'oeuvre de Prigogine, lorsqu'il tient tête à la mécanique classique pour donner la priorité à la thermodynamique et à l'irréversibilité du temps-et réhabilitation de la genèse qui, d'une manière totalement opposée à la genèse grecque, dévaluée en tant que pâle image de l'éternité, est enfin haussée au niveau de la rationalité. A cet égard il me paraît utile d'opposer une genèse véritable ou vérifiable par des voies souvent subtiles comme par exemple celle de la préhistoire qui ne date que de 150 ans et qui s'est substituée aux genèses mythiques, aussi multiples que les cultures. Et, dans la ligne même de l'eurocentrisme dont parlait hier Mr. Nicolaeescu, il est entendu qu'il y a un minimum indispensable dans la positivité pour reconnaître que toute genèse n'est pas également valable. Corrélativement, la complexité, du point de vue philosophique, implique la lutte contre des dualismes souvent verbaux, contre le substantialisme qui cherche quelque chose de permanent ou de supposés accidents, et contre cela il s'agit de prendre en mains une schématisation continuée du réel qui est la transposition intellectuelle de la dynamique même du réel. Schématiser toujours à nouveau les phénomènes. Enfin dépasser l'unilatéral, le linéaire depuis les feedback cybernétiques jusqu'aux boucles chères à Edgar Morin ou au système.

## 2. RAPPORT ENTRE LA MORALE ET LA SIMPLICITÉ

L'opposition triviale entre morale et science qu'on trouve chez Poincaré, opposition entre l'impératif et l'indicatif ne fait pas de doute, mais n'est-il pas frappant dès qu'on réfléchit sur la complexité aujourd'hui de trouver les mêmes analogies entre science et morale qu'entre science et théologie, c'est-à-dire, une priorité d'affirmation simple et définitive contre laquelle il faut lutter? Autrement dit il y a la même opposition entre idéal et réel en morale, qu'entre idéal et réel dans le domaine de la connaissance, et comme le disais je crois il y a quelques minutes Pierre Lévy, cette dualité ne doit pas être prise comme l'expression de deux mondes, mais il faut s'installer dans l'activité humaine elle-même avec cette capacité incessante de schématisation où l'intelligible et le sensible ne sont que des cas limites. Cette collusion entre la morale et la science - que je n'ai pas l'habitude d'ailleurs de thématiser, mais qui m'a frappé dans la conjoncture actuelle - se trouve exemplaire dans la pensée grecque et en particulier platonicienne où toutes les valeurs sont consonnantes (non seulement le beau et le bien, mais aussi le vrai): les trois fameuses valeurs qui avaient fait parler en 1909 par André Lalande de "parallélisme des sciences normatives". En accompagnant la pensée classique mais curieusement dans une tradition non plus grecque mais judéo-chrétienne, chez Kant qui fait partie de ce que l'on pourrait appeler philosophie de la conscience, l'affinité entre la science et la morale demeure au niveau d'une certaine rigueur, d'une exigence d'apriori et vient à bien des égards de la non évacuation d'un certain contexte théologique. Bien que Kant soit plus anthropocentrique que théocentrique, chez ses deux maîtres Newton et Rousseau, le rapport au divin ne fait pas de doute. Parmi les problèmes qu'il faudrait aborder au sujet des rapports entre morale et simplicité, il faudrait examiner l'extension diachronique de ce que je viens de dire, c'est-à-dire mettre la morale en rapport avec la problématique du progrès. On a alors à faire à une espèce de drame qui est celui même de la modernité, où l'on assiste à une

certaine décomposition de la morale dans le cadre du progrès, ayant abouti à force de rationalisation à un monde où les moyens par leur caractère fonctionnel arrivent à dispenser des fins. Cela correspond à ce que, au siècle dernier, un philosophe français fort oublié et non sans raison, Alfred Fouillée appelait l'amoralisme. Face à cela, une des réactions que nous voyons dans le monde contemporain, est une des raisons de l'opposition d'un certain islamisme à la modernité occidentale en position de moralisme, c'est-à-dire l'affirmation d'un ordre moral au sens le plus conservateur, qui va à l'encontre de ce que j'ai appelé la priorité du temps sur l'éternité, avec tout ce qu'elle suppose de restructuration constante. J'ajoute, que si dans mon deuxième point, je n'y insiste pas faute de temps, j'accepterais volontiers que l'éthique soit comprise dans la postérité de Nietzsche, c'est-à-dire d'un certain immoralisme, qui n'est ni l'amoralisme avec sa neutralisation des valeurs ni le moralisme avec son maintien d'un ordre plus ou moins transcendant. Deux remarques encore sur les rapports entre morale et simplicité, la morale traditionnelle est une morale de l'intuition et en particulier intuition du bien et du mal qui sont des notions fondamentalement métaphysiques. Or pour toutes les raisons possibles l'on pourrait montrer que comme le veut le philosophe allemand contemporain Habermas, nous sommes dans une ère post-métaphysique, où cette dualité du bien et du mal doit être déconstruite d'une certaine façon sans se priver de toutes les modalités de ces deux mots. Car il est entendu que "avoir mal" soit à une dent, soit pour des raisons morales à la suite de drame, etc. fait partie de la condition humaine, s'il faut être très prudent dans l'Emploi substantivé de ces deux notions. A cet égard ce n'est sans doute pas par hasard que depuis trente ans la notion de violence est apparue dans la réflexion éthique comme plus importante que la dualité traditionnelle du bien et du mal. La deuxième remarque que je voulais faire au sujet de la simplification morale traditionnelle tient à sa caractéristique de passivité par rapport à des valeurs: les valeurs sont déjà là, il y a des règles auxquelles on doit se soumettre. "Déjà là" et

soumission sont donc des caractéristiques que nous ne saurions retrouver dans une exigence éthique plus vigilante. Le "déjà là" s'opposerait à l'inventivité, la soumission s'opposerait notamment à la quête de réciprocité sans laquelle il ne saurait y avoir d'éthique. Enfin réduction naturaliste pour autant, la critique de la morale opposée à la nature de façon trop percutante chez Kant et chez Schopenhauer, ne doit pas pour autant nous ramener à un naturalisme antique ou moderne, car l'être là de l'homme c'est la symbolisation, l'homme d'emblée s'ouvre à la symbolisation avec toutes les complexités et les complications que cela peut apporter. De ce point de vue la psychanalyse Freudienne - et surtout Lacanienne - ne serait pas inutile pour nous faire comprendre cela mais beaucoup de philosophes, à commencer par Cassirer, devraient être mentionnés à ce sujet et aussi des anthropologies comme celle de R. Girard qui insiste beaucoup sur le problème du rapport triangulaire entre les êtres humains aux dépens de tout naturalisme.

## II. VERS UNE ÉTHIQUE DE LA COMPLEXITÉ

Voilà les quelques points que je voulais envisager avant de passer à mon deuxième moment "Vers une éthique de la complexité". Ici le terme éthique n'a pas honte de se raccorder à son origine grecque d'Ethos que l'on trouve quelquefois traduit par "manière d'être au monde", car effectivement nous avons besoin aujourd'hui d'être plus grec que judéo-chrétien: s'il est vrai que la philosophie de la conscience, ayant eu de très beaux jours de Descartes à Jean-Paul Sartre, nous sommes en quête d'autre chose et en particulier de sub-structures opératoires qui ne sont pas de l'ordre de la conscience. Donc l'éthique c'est le projet d'articuler l'évaluation, le "donner sens" à la vie dans le cadre d'une réalité complexe qui est la vôtre, qu'il s'agisse de la vie telle qu'elle est éclairée par les théories de l'auto-organisation, ou de la vie sociale, à une échelle qui n'est pas celle de l'univers - une des raisons de ne pas faire de naturalisme étant que la notion de nature se trouve en perte de vitesse par rapport à la

notion d'un univers, qui n'est pas à notre échelle. Mais la cosmologie est le grand vis-à-vis aujourd'hui de la théologie, parce que les chiffres qui nous sont données par les astronomes nous donnent le vertige beaucoup plus que tous les ouvrages philosophiques qui parlaient de l'infini divin. Donc à cet égard il y a une sub-structure religieuse automatique pour ainsi dire dans notre expérience, mais dont nous ne pouvons rien faire du point de vue éthique, l'éthique étant (comme le cherche à l'être à certains égards la science contemporaine) liée à notre expérience de tous les jours.

J'en viens donc au premier point de cette éthique de la complexité. Quelles sont les voies d'accès de l'éthique? La grande voie d'accès c'est tout simplement la vie quotidienne, qui a été généralement occultée par les discours moraux, la plupart des jugements moraux et encore dans beaucoup de bouches, consiste à dire: "il n'est pas méchant, il ne serait pas capable de tuer, il ne serait pas capable de voler," etc. cela n'a rien à voir avec la mise en oeuvre d'une vie quotidienne qui peut être empoisonnée à longueur de journée dans les familles, voire dans les cercles professionnels, etc... Car il y a des conflits partout et il est entendu que les gestes et les actes sont plus importants que les discours et que les prises de conscience. Certes, quand on se place dans la conjoncture de 1940, avec la résistance au nazisme, ou bien dans les années 60, avec les dissidents soviétiques face au stalinisme, avoir une certaine conscience morale comme l'a manifesté A. Soljenytsine - en première approximation dans l'urgence - ce n'est pas du tout nul et non avenue, mais du point de vue de la théorisation, cela resterait faible par rapport à ce que nous devons faire à la fin du XXème siècle en matière d'axiologie et d'éthique. Cela nous oriente vers ce que j'appelle une éthique anthropo-logique, c'est-à-dire indissolublement liée à une théorie de la condition humaine - vocable supérieur à "nature humaine". Mais, en tant que post-sartrien, la liberté, notion existentielle difficile à thématiser (ce qui s'est passé à Leipzig avant la chute du mur de Berlin dans le courant de 1989 en fait de liberté était une expérience vivante mais non conceptualisée), ne me

semble pas théoriquement valoir le concept d'autonomie - composé de deux termes antithétiques auto et nomie, qui comprennent en eux tous les problèmes de l'éthique comme expression d'un rapport de l'homme au monde, c'est-à-dire en particulier ce que j'appelle la tension entre l'universel et le singulier. Une éthique anthropo-logique procédant par schèmes, parmi tous ceux qu'il faudrait produire, on retrouverait, mais rectifiée, la fameuse opposition bergsonienne entre la clôture et l'ouverture. Car les deux figures de la clôture - cercle ou sphère - et de l'ouverture - non dispersion à partir de rien qui risquerait d'honorer davantage ce que Georges Bataille appelle la Béance, mais ouverture indexée sur un nouveau type de clôture figurable par un cône et qui ne doit à peu près rien au cône bergsonien, étant plutôt indexé sur une réflexion linguistique - ont une portée anthropologique. C'est en effet à la hauteur de ce cône que s'opposent l'universel et le singulier et pour aborder la complexité du réel il nous faut devenir sujet, notamment sujet parlant. La puissance d'une langue quelle qu'elle soit (française, anglaise ou autre) est l'avant-garde de toutes les puissances possibles et c'est un relais, d'ailleurs, de la science et du développement technologique, qui en est résulté. La complémentarité du travail et du langage fait de l'homme une puissance qui doit être sélective, savoir se critiquer elle-même, pour ne pas rebasculer dans le pouvoir au sens le plus mauvais du politique - et qui est à la limite le pouvoir totalitaire, contraire à tout ce qui est sous le signe de ce que l'on peut appeler la personnalisation ou l'interpersonnalisation. La clôture dans notre société montrerait que les problèmes les plus triviaux ne sont pas indifférents à la réflexion philosophique. Importance incroyable avec tous les pièges que cela suscite, des serrures et des portes blindées, etc. (en trente ans c'est devenu sans doute l'un des métiers les plus lucratifs). Or le manque d'autonomie et de relationnalité nous condamne à cette situation probablement dans le monde entier de proche en proche, comme l'importance des vigiles dans les banques. Il y a partout des protections plus ou moins ambiguës, qui montrent que la protection et

l'assistance sont des moyens comme la sécurité: on ne saurait tirer un trait purement et simplement sur eux, mais ce ne sont que des moyens. Ce qui est de l'ordre des fins doit au contraire à tout instant être réinventé à l'encontre de cette main mise, de cette emprise, et est d'un tout autre ordre - où les mots-clés, qui sont des schèmes, sont relation ou mise en relation, expressions d'une ouverture inter-humaine. Dernière chose à mentionner avant de finir: si comme je l'avais annoncé, il faut insister sur le temps - c'est surtout le temps individuel, la temporalité. Mais nous sommes à une époque où le temps collectif prend en particulier la forme du temps de l'espèce tel que Hans Jonas (l'un des grands penseurs de ce temps, né en Allemagne, toujours vivant à 90 ans aux États-Unis), l'a décrit dans son grand livre de 1979 *Le Principe Responsabilité*. Parmi les mutations de l'éthique il y a bien (pour reprendre un peu différemment ce que disait Pierre Lévy tout à l'heure), par opposition à la verticalité dogmatique des soumissions, sans passer simplement à l'horizontalité, une verticalité qui va de bas en haut (que j'appelle personnellement génétique). Mais du point de vue du temps de l'espèce - ne pouvant pas être indifférents à ce que nous faisons à l'égard de nos descendants, dans la mesure où nous nous comprenons comme êtres au monde -, on a plutôt une verticalité oblique. Enfin, les conditions de possibilité de l'éthique. Elles correspondent au devenir Sujet de l'homme. Structure d'autant plus élémentaire que le mot sujet se retrouve partout. Or au sens bachelardien du terme nous sommes dans un non-kantisme: moins dans un formalisme que dans une perspective constructiviste, où le sujet lui-même demande à être construit toujours à nouveau comme devenir sujet de l'homme. Renversement qui nous permet de ne plus être sujet au devenir purement et simplement, mais jamais absolument puisque nous sommes nés et mourrons. Car nous arrivons très valablement à oublier que nous sommes portés par le devenir et c'est ce qui fait qu'il y a une autonomie de l'expérience humaine avec un certain nombre de problèmes qui se posent à notre échelle. Cela indique qu'il y a une tentation de réductionnisme,

en particulier biologique, d'accorder un crédit à quelque transcendance. Si le mot transcendance mérite parfois d'être employé, c'est comme émergence cohérente et féconde - signifiante. C'est l'émergence des significations, c'est-à-dire d'un "donner sens" à sa vie. La philosophie, pourvu qu'elle soit portée par linguistique, sémiotique et plus largement une théorisation anthropologique, est-elle partie prenante pour dialoguer avec les scientifiques sur des adjonctions sans lesquelles ces scientifiques (entendu comme hommes avancés) n'existeraient pas eux-même: ce que j'ai appelé le devenir sujet. Contrairement aux oppositions de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle où la science et la philosophie se tournaient le dos - philosophie spiritualiste et science positiviste -, nous sommes dans un monde où la plupart des scientifiques sont ouverts à la réflexion philosophique: le dialogue n'est donc pas du tout un dialogue de sourds. Mais par delà la distinction faite hier entre les sciences dures et les sciences qui le sont moins, dites sciences humaines, il est sans doute important d'essayer d'élaborer sous les sciences humaines ou par delà elles, ce que j'appelle une anthropo-logique qui me paraît être axée sur cette figure "conique vectorielle". Un cône sans vecteur ne serait pas la puissance d'actualisation, la puissance d'inventivité à laquelle je me réfère en essayant de comprendre l'homme comme tension entre une certaine puissance et des actes. Il faudrait alors mettre à l'intérieur du cône des flèches dans les deux sens puissance à l'acte. Il y a une réversibilité totale parce que ça n'arrête pas de bouger à l'intérieur de l'instant, sans lequel il n'y aurait pas de philosophie du temps. J'ai mis une dizaine d'années, poursuivant une philosophie du temps, à m'apercevoir que si l'on ne se référait pas à l'éternité, il fallait se référer à l'instant, avec la connotation linguistique que lui donnait E. Benveniste quand il parlait d'instance de discours. Voilà donc cette théorie de l'homme comme tension entre l'universel et le singulier, comme capacité de parler du monde sans jamais quitter le monde - quelque chose qui fait partie de notre contemporanéité. Dernier point qui demanderait beaucoup plus de temps que tout ce que j'ai pu dire,

c'est que ce Sujet me paraît devoir réhabiliter, y compris en éthique, la dimension hypothétique que Kant avait évacuée avec son impératif catégorique. Mais ce n'est pas au niveau de ce que Kant appelle impératif qu'il faut penser l'hypothétique. Si je tiens à ce que l'éthique telle qu'elle se cherche aujourd'hui soit liée par delà tout ce que les savants nous ont appris sur l'hypothético-déductif (consonnant avec le cône et le vecteur), c'est que le cône étant le sujet, il y a un parallélisme étroit entre le su-jet et l'hypo-thèse. Au plan thétique, tous les dogmatismes tendent à tourner en rond, à enfermer, s'opposent aux dimensions existentielles de l'hypothétique. Pour autant que l'homme n'est plus à la manière cartésienne un corps plus une âme, mais un devenir Sujet toujours plus allégé par rapport aux pesanteurs qui le menacent, il y a un processus de ce que j'ai appelé il y a quelques années dans une conférence à Montpellier une hypothétisation de l'homme. Enfin, souligner les rapports entre le sujet et l'Instant donne un crédit particulier (même si c'est très difficile à appliquer dans sa vie) à la dimension du prévenir comme la chose la plus importante dans nos rapports à l'avenir. Si en effet l'on prend à la lettre le mot "avenir" on laisserait venir. En accordant l'homme à une certaine puissance, n'est-ce pas l'occasion d'essayer de prévenir, et pas seulement les catastrophes? C'est à peu près d'ailleurs ce que dessinait déjà l'existentialisme sartrien quand il disait que le sujet est projet. Mais on fait un pas de plus en reconnaissant dans le rapport au prévenir un "in-venire" qui donne l'invention et l'inventivité. N'atteint-on pas là la source fondamentale de la temporalisation humaine, à l'encontre de toutes les mains mises détemporalisantes? Car la fonctionnalité est détemporalisante et donne une priorité à l'espace. Ce n'est pas une raison pour dissocier le temps et l'espace comme le faisait Bergson, parce que si une Anthro-po-logique veut dialoguer avec la science contemporaine, elle doit habiliter un espace-temps humain - qui couvre les deux versants de passivité comme d'activité de notre expérience.

Concluons sur deux points:

1. Pour advenir à l'éthique, je pense que les expériences contemporaines doivent se garder des deux pôles du dogmatisme et du nihilisme, notion qui a beaucoup flatté la sensibilité de certains philosophes, comme si, parce que nous étions par delà Auschwitz (certes capital du point de vue de la réflexion axiologique) il fallait emboîter le pas au problème de la mort de l'homme. Sans reconduire la vieille figure de l'humanisme, indexée sur le latin, en parlant d'anthro-po-logique - formé sur le grec comme "éthique" - nous pouvons admettre que l'homme a une certaine puissance et qu'il doit la revendiquer.

2. L'éthique de la complexité serait une éthique du temps, qui s'enracine dans ce que j'appelle un Instant fondateur. C'est dire qu'à tout instant, sans employer le mot instant seulement à la manière bergsonienne avec un petit "i" comme quelque chose qui coule sans arrêt, nous y sommes toujours, car en tant que sujet parlant nous avons une instance de réalisation, une instance d'inventivité.

**André Jacob**

Professeur émérite à l'Université de Paris X

## **BIBLIOGRAPHIE IMPLIQUÉE**

Les théories de la complexité. Autour de l'oeuvre d'Henri Atlan. Seuil 1991

René Berger, La mutation des signes. Denoël 1972

Alain Boutot, L'invention des formes, Odile Jacob 1993

André Jacob, Cheminements. De la dialectique à l'éthique. Anthropos 1982.